



Entretien avec Thierry Thieû Niang à propos de *La Douleur*

Propos recueillis par Christophe Mollier-Sabet, professeur relais missionné auprès du TNP par la Délégation Académique aux Arts et à la Culture de Lyon.

Christophe Mollier-Sabet : Presque quinze ans après, vous reprenez la mise en scène de « La Douleur », conçue avec Patrice Chéreau et Dominique Blanc. Pour quelles raisons ?

Thierry Thieû Niang : Dominique Blanc en avait très envie. Elle savait qu'elle reprendrait ce spectacle un jour. Qu'il lui était important, essentiel. Juste. Que notre actualité — la guerre en Ukraine, tout près de nous, là dans notre Europe — bouleversante et inquiétante nous demandait de ré-écouter ce texte, d'entendre à nouveau cette parole, ce cri. Dominique avait très envie de partager à nouveau avec le public ce projet, des années plus tard, après la mort de Patrice Chéreau, il y a presque dix ans et aujourd'hui au cœur de notre présent bousculé. Elle m'a demandé de l'accompagner. J'ai dit oui.

En 2008, c'est vous qui avez suggéré « La Douleur » à Patrice Chéreau, à la recherche d'un texte pour une lecture avec Dominique Blanc. Quel est votre rapport à ce texte et à Duras ?

J'ai découvert ce texte un été. J'étais encore enseignant et je me demandais comment j'allais opérer ce changement radical : oser devenir un danseur professionnel. Ce texte m'a bouleversé. Le sujet de l'attente, du pardon, de la honte, du choix. Duras c'est aussi l'Indochine, le pays de mon père. Lui se taisait, elle, à travers ses livres me racontait ce que je ne connaissais pas. J'ai aimé son écriture, musicale, presque parlée, chuchotée ou criée ! J'ai aimé ce qu'elle osait dire du désir, de l'absence, de l'amour. Quand Patrice Chéreau m'a demandé de chercher un texte pour Dominique, que j'ai proposé Marguerite Duras, il m'a dit qu'il n'était pas un grand fan, qu'elle l'énervait souvent cette vieille dame ! J'ai apporté « La Douleur » qu'ils ne connaissaient pas ! Et ils ont été bouleversés à leur tour !

De la lecture à la mise en scène, comment le spectacle s'est-il construit en 2008 ?

D'abord, il s'agissait d'une lecture à deux voix : Dominique Blanc et Patrice Chéreau. Un jour Dominique a demandé si on ne pouvait pas imaginer de faire de cette lecture une mise en scène, un monologue. Patrice n'avait jamais fait de mise en scène pour un seul acteur, une seule actrice. Et, ensemble, tous les trois, nous avons décidé de ce monologue pour Dominique dans un dispositif simple pour que

le spectacle puisse tourner partout. Pas de son, pas de décor ou de costumes. Partir au bout du monde, du Vietnam au Brésil, dans toutes les villes de France, avec juste Dominique, un régisseur et l'un de nous, ou pas.

S'agit-il en 2022 d'une reprise à l'identique ou d'une recreation avec des éléments modifiés ?

Il n'y a aucune captation du spectacle. Aucune image filmée. Juste quelques notes sur le texte, dans des cahiers et nos souvenirs ! C'est avec cela que nous allons travailler. La mémoire même. Comme dans le texte de Duras. Celle des corps. Celle de l'histoire, nos histoires. Aussi nous allons retrouver et inventer. Réactiver et oser de nouvelles choses. Laisser le présent accueillir la forme pour qu'elle nous advienne vivante et proche.

Quel est le travail d'un chorégraphe dans une mise en scène où les déplacements et les gestes de la comédienne sont très peu nombreux ?

Nous avons avec Patrice Chéreau signé la mise en scène ensemble. J'ai travaillé avec Dominique sur le mouvement du corps dans l'espace, sur les gestes, sur les déplacements, sur son attention aux objets. Nous avons cherché ce que veut dire attendre. Comment un corps attend ? De se lever ? De partir ? D'attendre un appel, un signe, un mot, un ami, un absent ? Attendre dans la nuit, attendre que quelque chose finisse. Tout cela est très chorégraphique et j'ai dans mon travail de danseur-chorégraphe une attention particulière au mouvement simple, infime, souvent empêché et restreint — avec des autistes, des prisonniers, des personnes âgées. Pour moi le moindre geste est déjà une danse, un mouvement dansé en partage. Pas besoin d'être virtuose ou spécialiste pour danser. Tout le monde, chacun de nous danse !

La scénographie épurée donne de l'importance à quelques objets du quotidien (un sac, une pomme, un couteau, un verre, des cahiers...). Comment sont-ils arrivés dans la mise en scène et comment avez-vous travaillé avec ?

Une table d'un côté, comme celle qu'on trouve dans toutes les cuisines : on y attend, on y mange, on y écrit, on y parle. On peut même y poser sa tête pour dormir ou pleurer. On peut éplucher une pomme, boire un verre d'eau. Vider son sac pour ranger ou pour rompre l'ennui, le désœuvrement, l'inquiétude. Une rangée de chaises et c'est la salle d'attente. On attend les réfugiés, les prisonniers. On attend qu'on nous appelle. Qu'on nous donne des nouvelles. Tout cela est arrivé en répétition, en recherche, en improvisation. Chercher des actions quotidiennes, simples pour montrer le temps qui passe, le temps qui reste. Manger, boire, de coiffer, de déshabiller, nouer des chaussures.

Et puis ces gestes, ces actions pour une actrice seule sur scène sont de vrais appuis, de vrais partenaires et pour nous, un imaginaire en partage.

Entretien réalisé le 6 septembre 2022 au TNP.